

INAUGURATION DE LA SALLE BRASSE ET FOCOSI

Allocution de Jean PICART, Maire et Conseiller Général

(30 août 2003)

Je suis heureux et fier d'inaugurer avec vous cette nouvelle salle Brasse et Focosi.

Construite dans les années 20, elle a servi de marché couvert jusque dans les années 70 et de caserne des pompiers jusqu'à la fin 2001. Nos pompiers ayant intégré une nouvelle caserne toute neuve et plus fonctionnelle Avenue de Gaulle, le Conseil Municipal a décidé de la réhabiliter et d'en faire une salle multi associative, destinée également les samedi et dimanche aux petits repas familiaux. Ce choix s'inscrit dans la volonté permanente du Conseil Municipal de répondre au mieux aux besoins en locaux de nos associations.

La réhabilitation, confiée à Estelle Giardino Architecte et à des entreprises choisies après les appels d'offres réglementaires, a été conduite dans les meilleures conditions.

Un grand merci, toutes nos félicitations à Estelle et aux chefs d'entreprises pour l'excellent travail effectué.

Le coût total s'élève à 130 000 euros subventionné à 50% par le Conseil Régional de Lorraine et à 30% par le Conseil Général de la Meuse. Un grand merci à nos financeurs.

Cette nouvelle salle est dédiée à Roland Brasse et Bernard Focosi deux résistants tués par les Allemands en fuite le 1^{er} septembre 1944. Telle est notre contribution au devoir de mémoire et du souvenir que nous assumons en partenariat avec les organisations du souvenir et d'anciens combattants.

Que de temps passé, que de souffrances, de sacrifices depuis l'Appel à la Résistance du Général de Gaulle le 18 juin 1940. Avec l'aide de nos alliés, la Résistance a vaincu le régime nazi, la Résistance s'est battue pour la liberté et la souveraineté de notre pays. Elle a combattu pour des valeurs qui ont fait de la France un pays aimé et respecté dans le monde.

Il nous appartient aujourd'hui, mais plus encore aux jeunes générations, d'agir pour développer les libertés, les droits de l'homme et la démocratie dans un monde complexe et difficile afin qu'un tel cataclysme ne se reproduise plus.

Nous sommes à deux jours de la libération d'Etain le 1^{er} septembre 1944. Nous avons voulu placer cette inauguration dans l'hommage à la Résistance après le baptême du Square Orliac et avant la cérémonie de Senon aujourd'hui à 17 heures 30.

Qui était Eugène Orliac ?

Originaire de Toulouse, Eugène Orliac fait ses études secondaires à Montauban puis ses études médicales à Toulouse. Il interrompt volontairement celles-ci pour s'engager lors de la Grande Guerre. Son père, Jean Orliac, capitaine d'active, est tué près de la ferme du Longeau le 24 août 1914 lors de la bataille d'Etain Buzy.

A la fin de la guerre, il reprend ses études et passe une partie de ses vacances à Etain à la recherche du corps de son père – qui ne sera jamais retrouvé – et fait la connaissance du Curé Bourlier qui lui propose de venir s'installer dans notre ville puisque la population a besoin d'un médecin.

Ses études terminées, il épouse une jeune fille de Givry en Argonne et tous deux décident de s'installer dans notre ville en 1923.

Il mène alors une existence très active tant sur le plan professionnel qu'au sein des associations : Président du Vélo Club stanois, Membre de la Croix Rouge, Premier membre des Anciens Combattants et Victimes de Guerre.

Il est élu membre du Conseil Municipal pour la première fois en juin 1928 et le restera jusqu'à sa disparition tragique, un accident de la route, en février 1959.

Officier de réserve, il est mobilisé en août 1939, comme Médecin Capitaine, médecin chef d'un dépôt d'Infanterie à Craon dans la Mayenne.

Démobilisé lors de l'armistice signé par Pétain avec les Allemands le 17 juin 1940, il est de retour à Etain, il soutient le mouvement des maquisards contre l'occupant et devient leur médecin. Il fréquente la ferme Périquet de Pierreville où il est appelé lorsqu'un résistant blessé a besoin de soins.

Je crois utile de vous rapporter ici le témoignage de Claude Collin, Historien Maître de conférences à l'université de Grenoble, originaire de Maucourt, dans un livre à paraître prochainement. Sur cette période sombre de notre histoire, les mentalités rurales et le rôle du Docteur ORLIAC, Claude Collin écrit :

« Au fil des années, les opinions évoluent. Si la population meusienne – et en particulier la population rurale – a apporté en 1940 un soutien indéniable au Maréchal, " vainqueur de Verdun ", il n'en est plus de même en 1944. Cela se manifeste de diverses façons. Claude Collin rapporte le témoignage d'une habitante du secteur : " Je me rappelle que dans les églises, presque tous les curés, faisaient la propagande de Pétain. Et je me souviens qu'il y a eu plusieurs fois des jeunes qui ont quitté l'église en claquant la porte, parce qu'ils n'étaient pas d'accord."

Par ailleurs, le refus de se soumettre aux réquisitions, s'il relève essentiellement de la "débrouille" individuelle, de la sauvegarde des intérêts privés, n'en constitue pas moins une première forme de désobéissance. La première prise de conscience de la nécessité de refuser l'occupation, de s'opposer à l'occupant, part souvent de gênes, d'ennuis qui touchent les personnes à titre individuel. Avant de résister directement à l'ennemi, on résiste à une forme d'emprise, de plus en plus difficilement supportable. Faire faire de faux certificats médicaux pour échapper à la réquisition, tenter d'obtenir une fausse carte d'identité qui vous rajeunit, afin d'échapper à l'envoi en Allemagne en cas de rafle, sont des formes de désobéissance que l'on ne peut en aucun cas qualifier de résistance, mais qui mettent la personne concernée plus ou moins en situation irrégulière. De là à l'engagement véritable, il y a encore quelques pas à faire, mais cela constitue souvent une première étape dans cette direction.

Un deuxième cheminement sinon vers la résistance, du moins vers l'aide et le soutien à celle-ci, peut passer par une forme de solidarité tout simplement humanitaire. Confronté à des hommes qui errent dans les forêts pour échapper à l'occupant et sont à la recherche de nourriture, le paysan, même s'il est généralement plutôt méfiant, ne regarde pas à offrir un litre de lait ou quelques kilos de pommes de terre. Et en effet, les forêts autour du village de Maucourt se remplissent, à partir de fin 1943, de fuyards qui tentent d'échapper aux Allemands. Ces fuyards sont essentiellement des prisonniers soviétiques travaillant dans les mines et les installations sidérurgiques lorraines. Les conditions atroces qui sont faites à ces hommes les poussent de plus en plus à fuir.

Au fil des mois pourtant ajoute Claude COLLIN, notamment à partir du début de 1944, d'autres hommes, français cette fois, - en particulier ceux qui refusent le STO – gagnent les forêts où ils se cachent et commencent à constituer de véritables maquis. Les habitudes prises avec les "Russes" débouchent sur une aide accrue de la part de la population rurale. Cela dit, il faut se souvenir que l'on est au printemps, voire à l'été 1944, et que la défaite allemande est de plus en plus certaine.

L'organisation de résistance structurée organise ponctuellement des actions de sabotage ou de guérilla, le plus souvent la nuit d'ailleurs sous la direction de Paulin Chabot, Chef des FTPF, instituteur et secrétaire de la mairie de Dieppe.

Quelques mots maintenant sur la fin du camp des prisonniers "sénégalais", dissous quelques jours avant le débarquement du 6 juin 1944. Les Allemands, constatant la présence de plus en plus importante d' "irréguliers" dans les forêts où sont employés ces prisonniers et craignant leur fuite vers le maquis, rapatrient sur le Frontstalag 161 de Nancy ces prisonniers africains.

Il est à peu près sûr qu'une opération a été prévue de la part de la Résistance pour libérer ces prisonniers avant qu'ils ne soient embarqués. Cela est attesté par un compte-rendu d'activité du responsable Paulin Chabot. A la date du 4 juin figure : " Préparation de l'évasion de 140 prisonniers sénégalais en Kommando à Maucourt et à Eix. Le projet a avorté. La tentative d'endormir les gardiens évoquée par Marthe Baschirotto s'intégrait parfaitement au projet initié par Paulin Chabot.

Voici à ce sujet le témoignage de Marthe Baschirotto rapporté par Claude Collin. Un jour un homme vient la rencontrer et lui dit :

« On va faire évader les Sénégalais. Il faudra endormir les gardiens. C'est vous qui en serez chargée. Un médecin va prendre contact avec vous. 'Très peu de temps après, le docteur Orliac d'Etain est arrivé en me disant : " Voici un petit flacon de somnifère. A la date prévue, il faudra en mettre deux gouttes dans chaque gamelle de lait des Allemands. Ce n'est pas pour les empoisonner, mais pour les faire dormir à poings fermés, de façon à ce que les maquisards puissent ouvrir les baraques et faire évader les prisonniers avant qu'ils ne soient emmenés en Allemagne."

Je ne vivais plus. Heureusement pour moi, tout cela n'a pas eu lieu parce que les Sénégalais ont été emmenés par les Allemands deux jours savant la date prévue. Je ne cacherais pas que j'ai été soulagée. »

Claude Collin rapporte le témoignage d'André Bertrand selon lequel le père de celui-ci, afin d'éviter la réquisition, est allé voir le docteur. « Orliac a fait un certificat comme quoi mon père avait mal aux reins et était inapte. Et mon père n'est pas allé à Lérrouville. Je crois même que ça s'est reproduit plusieurs fois. A chaque fois, le toubib lui a fait un certificat. »

Le docteur ORLIAC, médecin des maquisards se rendait aussi à moto à la ferme de PIERREVILLE dès que la famille PERIQUET l'appelait au téléphone en lui disant : « Docteur, il faut passer à la ferme, nous avons un ouvrier malade » Il s'agissait, en fait, d'un résistant blessé ou malade.

PIERREVILLE, comme d'ailleurs d'autres fermes du secteur, était également un lieu où sa famille pouvait le joindre pour le prévenir d'un danger. Si elle lui disait : « Docteur venez poser des agrafes. » Cela signifiait surtout de ne pas rentrer à ETAIN et d'être prudent. Il risquait alors de se faire arrêter ou ... pire.

Au péril de sa vie, il accueillait chez lui, au 2 rue de Damvillers, des blessés ou des malades, les soignait et les aiguillait ensuite en lieu sûr, bien que sa propriété soit souvent occupée par les S.S.

Roland BRASSE et FOCOSI deux jeunes d'ETAIN de 18 et 19 ans ont été tués le 1^{er} septembre 1944 près de la ferme de Remany entre Senon et Gincrey. Je ne reviendrai pas ici sur la totalité du récit de Léon PERIQUET.

« Le premier septembre 1944 alors que les premiers Américains franchissaient le pont de l'Orne à ETAIN, le Docteur ORLIAC arrivait à la ferme de PIERREVILLE soignait un blessé Russe, amené à la ferme par un résistant. Il nous apprit l'arrivée des alliés. Peu de temps après, un groupe de sept soldats Allemands en retraite et à pied se présenta à la ferme Périquet, à la recherche de nourriture.

Dans la confusion qui suivit, ces soldats ne s'aperçurent pas de la présence du docteur, sorti de la grange-infirmerie où se trouvait le Russe. Le Docteur ORLIAC garda son calme, vint prendre sa petite moto et dit à mes parents : « Tâchez de les retenir un moment, je rentre à ETAIN, nous allons venir les faire prisonniers avec les FFI et les Américains. » Ce qu'il fit, dès son arrivée près de l'église où je me trouvais, parmi la foule venue acclamer les libérateurs.

Aussitôt prévenus, poursuit Léon Périquet, nous repartîmes juchés sur le camion de la laiterie HURAUULT de DIEPPE pour prendre les sept Allemands à revers.

C'est sur cette route, à l'approche de la ferme de REMANY que le drame se produisit. Les Allemands qui venaient de quitter la ferme, aperçurent la camionnette des FFI venant de BOULIGNY

apporter du ravitaillement au maquis. La route étant bordée d'une grande haie, ils se cachèrent, envoyèrent une grenade sur le véhicule et la fusillade éclata.

Quelques minutes plus tard, quand nous arrivâmes et avons découvert l'horreur, il n'y avait plus d'ennemis. Ils venaient de rentrer dans le bois situé à proximité.

La bétailière était dans le fossé. A ses côtés, gisaient trois corps. Roland BRASSE d'ETAIN et Wladislas JASEK de BOULIGNY. Blessé grièvement, Bernard FOCOSI, également d'ETAIN, arriva encore à murmurer : « C'est toi Léon. Ils m'ont eu les vaches. » Je lui ai répondu : « ETAIN est libéré, nous allons te ramener, cela va s'arranger. » Mais la balle lui avait traversé la poitrine, au-dessus du cœur et il expira durant le voyage sur ETAIN.

Un quatrième résistant, Claude HAGUAY de BOULIGNY, avait été pris en otage et fusillé quelques heures plus tard à l'emplacement de l'ancien terrain d'aviation de SENON.

Ce 1^{er} septembre qui avait commencé dans la liesse aurait dû être un jour de fête. Mais le deuil a remplacé la joie et tous les jeunes qui connaissaient bien les disparus rentrèrent tristement chez eux. La fête était finie. »

Le conseil municipal de la ville d'ETAIN unanime a tenu à honorer la mémoire de ces hommes. Le square du Docteur ORLIAC est baptisé. Ajoutons encore que le Docteur ORLIAC était titulaire de la Médaille militaire et de la Croix de Guerre avec cinq citations et Officier de la Légion d'Honneur.

La ville a déjà une place et une stèle Jean-Baptiste Rouillon, Maire d'Etain déporté et mort à Dachau le 25 janvier 1945. Elle a aussi une rue du Colonel Frédéric Autun, assassiné le 31 août 1944 par la milice de Vichy et les nazis, retrouvé le 3 septembre dans les carrières de Rouvres. Le Colonel Autun, chef de la résistance locale, fut sauvagement torturé et assassiné dans la ferme de Monsieur VISAT, sans jamais livrer le nom de ses amis de la Résistance.

Nous avons le square Roger Hayet arrêté et déporté le 10 juillet 1944, décédé le 3 janvier 1945 à Mauthausen, en même temps que Charles Deville mort en déportation lui aussi le 21 novembre 1944 à la frontière du Danemark .

La ville a désormais le square Orliac et la Salle Brasse et Focosi.

Pour conclure, je remercie Claude Collin, Léon Périquet, Etain d'Hier à Aujourd'hui et Margueritte mon épouse pour l'appui qu'ils m'ont apporté.

Je vous remercie de votre attention.

Jean PICART